

l'envers des corps

*Pour qui les regarde en face,
les choses n'ont pas de derrière.*

Travailler au corps... quelle présomption ! Et si pourtant tout n'avait pas été dit sur ce sujet, le plus immédiat qui soit ? De cette immédiateté qui se contente de descriptions, aussi complètes soient-elles, ou de constats. Tout le progrès des anatomistes aura été de découvrir sous la peau les assemblages nécessaires des systèmes (osseux, musculaires, nerveux etc...), les liens obligés de proximité, dépendance, d'influences réciproques entre les divers organes que l'on trouve dans l'enveloppe corporelle.

On sait, on croit savoir depuis longtemps, on enseignait même dans les facultés de médecine, qu'il existe une différence fondamentale entre l'anatomie somatique et l'anatomie imaginaire. L'étude de l'hystérie a, dès l'origine, mis en évidence ses liens essentiels au langage. Soit. Mais alors, est-il seulement envisageable d'ajouter quelque chose, tant il semble qu'à partir de cette dichotomie tout ait déjà été dit ?

D'emblée, on s'interroge : s'il est bien certain que l'anatomie telle qu'elle est montrée par l'hystérique se constitue dans une relation déterminante avec les signifiants ; s'il est vrai aussi qu'il soit loisible de décoder au coup par coup telle ou telle paralysie en saisissant à travers

ce qui se donne à voir ce qui serait à entendre, on n'en est pas moins à la recherche de la clé conceptuelle qui saurait rendre compte d'un tel constat, voire le justifier.

Tenter d'avancer sur cette question nécessite de prendre en compte ce que peuvent avoir de commun à la fois dans leur structure et leur corps de doctrine, ainsi que dans leurs pratiques les plus spécifiques, ces structures sociales hiérarchisées - on dira corps constitués - que sont le corps médical, le corps mystique du Christ - Église -, le corps de la magistrature ou de la police pour ne rien dire du corps d'armée. Étudier en quoi ces corps s'en prennent à un corps dont on soupçonne d'emblée qu'il contient autre chose que des organes, si toutefois même il « contient », servira ici de point de départ au repérage d'un certain nombre de fantasmes dont l'assemblage devrait permettre la mise à jour d'un objet.

La pratique traditionnelle de la médecine est axée sur la connaissance de l'intérieur du corps, ou plutôt la connaissance d'un certain intérieur à partir d'un certain extérieur : ce qui se passe à l'intérieur se verra souvent expliqué à partir de ce que l'on constate à l'extérieur. Constatations qui ne relèvent naturellement pas de l'effet du hasard mais qui sont le résultat d'un ensemble de techniques, les techniques hippocratiques, qui codifient cet accès direct au cadavre-vivant sous les espèces de l'observation, de la palpation, de l'auscultation et de la percussion.

Modifier est en ce domaine plus qu'en aucun autre la plus urgente nécessité s'il s'agit de gérer cet élément essentiel qu'est l'accès direct, non médiatisé, par le praticien, au corps de l'autre. Soit quelque chose qui irait comme allant de soi, qui n'aurait nul besoin d'être justifié autrement que par le soi-disant exercice d'un métier, et qui résulterait au final d'une sorte de transfert préalable, implicite dans la consultation. Obligatoire et indiscutable donc jamais discuté, comme s'il était toujours déjà là, entre le patient et son médecin.

Ces techniques ont depuis longtemps été complétées par une science des trous du corps qui en somme force le passage de cette investigation de l'extérieur vers l'intérieur : ainsi de la pupille dans l'examen du fond de l'œil dont on dit qu'il permet de voir directement le cerveau par la rétine qui en est l'émanation, des orifices les plus intimes livrés à l'introduction d'un ou plusieurs doigts et de divers spéculums, des fibroscopies qui exposent sur plaque photographique l'intérieur de la bouche, du pharynx et du larynx, de la trachée et de l'œsophage, des bronches, de l'estomac, de l'intestin et, de plus en plus fort, de plus en plus loin, les défilés d'organes réputés naguère encore inaccessibles, cholédoque, canal de Wirsung, et on en oublie nécessairement, pour se terminer dans un autre sens par des recto-sigmoïdocoloscopies de haut vol qui remontent pourrait-on dire à la rencontre des précédentes.

Ainsi, de trou en trou, se trouve réalisée une véritable mise en abîme du corps comme si chaque progrès dans la miniaturisation des procédés révélait un univers encore plus grand, dans une sorte d'infinimentisme asymptotique, et où ce qui serait poursuivi serait en quelque sorte un mirage fascinant autant qu'exténuant. Il s'agirait ici de déterminer quelle l'exploration ultime rendrait raison de la maladie, afin de parvenir au diagnostic, de là au soin possible et à la guérison promise.

Pourra-t-on jamais savoir quel trou ultime donnera vue sur le mal à l'œuvre?

On en vient ainsi à considérer le corps comme un contenant, le contenant d'organes plus ou moins défectueux dans leur anatomie ou dans leur fonctionnement, contenant percé de trous qui communiquent plus ou moins les uns avec les autres, et qui font ainsi de ce corps un panier percé. C'est à dire un objet qui aurait donc certaines vertus ou plutôt propriétés : continuité entre l'intérieur et l'extérieur avec passages aux limites et aux bords, présence de pliages, de plans de recoupe, de refente, dont l'embryogenèse fournit par ailleurs des descriptions parfaitement évocatrices.

Une évolution moderne de l'activité médicale est due au développement foudroyant des techniques d'imagerie en temps réel, lié au progrès informatique. Ainsi les vaisseaux sanguins microscopiques sont-ils radiographiés comme si on y était, les Scanners et autres IRM montrent-ils le cerveau *in vivo* sous forme de tranches bi-dimensionnelles, et bientôt tri-dimensionnelles.

Ainsi procède-t-on couramment à une reconstruction tridimensionnelle virtuelle du corps humain dans son ensemble. Dès lors, la mise à disposition de ce corps virtualisé, transformé par la grâce de la physique mathématique en une collection de zéros et de uns, permet à l'opérateur de se promener d'organe en organe comme s'il était lui-même devenu microscopique. De la taille d'un globule rouge, il est alors en mesure d'intervenir *in situ*. La mise en œuvre de ces techniques, fait capital, ne se limite pas à révéler un aspect statique mais bien un caractère dynamique : ni plus (ni moins) que voir, en action, le corps, ses organes constituants, leur fonctionnement réciproque.

Ainsi enfin, la mesure des débits sanguins cérébraux et la tomographie à émission de positons (TEP) sont-elles censées visualiser « la pensée »? S'il en était besoin, la plus récente actualité le démontre une fois de plus.³ Un gros titre d'abord : « Les nouveaux détecteurs de mensonge - Ils savent lire dans nos pensées ». S'ensuivent des développements variés sur ces questions cruciales : les limites de l'aveu, le sérum de vérité, la représentation mentale de soi en action, lire dans les pensées vagabondes... C'en serait presque trop.

A bien considérer les corrélats symboliques de ces techniques affûtées,

il serait ainsi possible de définir une « nouvelle intrusion »⁴, dans laquelle le but ultime serait alors de tout voir, dans tous les sens, selon toutes les incidences et toutes les perspectives. Le corps bien sûr, la pensée si l'on veut. Mais ce qui se profile au-delà, ne serait-ce pas le fantasme de disposer d'un accès direct à la jouissance *en acte* ?

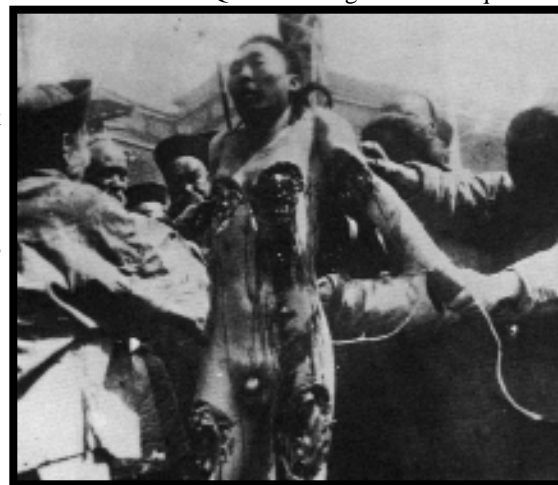
La médecine n'est pas la seule activité humaine qui autorise cet accès immédiat au corps de l'autre⁵. Les activités paramédicales et infirmières sont évidentes, quittant le chemin du diagnostic pour la voie du soin au corps souffrant. Au-delà, on repérera chemin faisant la kyrielle des soins non médicaux, l'esthétique, la coiffure, la manucure et la pédicure, le tatouage et le piercing, et quantité d'autres pratiques sadomasochistes.

Piercing : ce dernier terme fait lien avec les pratiques traditionnelles des sociétés exotiques ou plus proches : déformations crâniennes, cicatrices chéloïdes, dents arrachées ou taillées en biseau, femmes girafes, pieds bandés des chinoises et négresses à plateaux, luetectomie, perforations du nez, des lèvres, des oreilles, circoncision, excision et infibulation, etc.⁶

Ces diverses approches non médicales mais ritualisées du corps permettent d'individualiser une seconde thématique : celle du religieux. On en repère les signes dans les cérémonies du baptême chrétien : immersion réelle ou symbolique, avec, à l'autre bout de la chaîne, la crucifixion qui, sous cet angle, en constituerait la forme extrême et tout ce que les fantastiques tableaux de Jérôme Bosch, Thierry Bouts et leurs semblables de la fin du Moyen Age nous révèlent du supplice et du châtement.

Le supplice est invocation, supplication, sacrifice religieux célébré à l'occasion d'une exécution pour laver le sang versé. Ce sont des souffrances infligées par les Dieux en punition des fautes humaines. *Supplicare*, c'est plier les genoux devant la colère divine. Et si le supplicé ne plie pas de lui-même les genoux, nul doute que le bras séculier saura l'y contraindre.

Soit donc le supplice des cent morceaux que cite Georges Bataille⁷. Une question se pose dès l'abord : pourquoi se donner cette peine de couper progressivement diverses parties du corps du supplicé, même si ce châtement était réservé aux crimes les plus lourds, alors qu'on pourrait rouer, griller, empoisonner, étrangler, égorger, étouffer, précipiter le condamné ? Là encore, au-delà de la jouissance manifestée par la toute-puissance quant à la vie et la mort, il me semble qu'un fantasme est à l'œuvre, fantasme de déterminer quel est le dernier morceau de corps nécessaire à la vie, celui qui, enlevé du corps restant, ne permet plus que ce corps continue de vivre, le fait mourir. Autrement dit, peut-on savoir par ce moyen quelle portion du corps contient l'étincelle vitale ? Souvenons nous de la devise souvent apposée sur les cadrans solaires, au fronton des maisons : *Omnes vulnerant, ultima necat*. Quelle est la goutte d'eau qui fait déborder le vase ? Quel



est en fin de compte le secret de la vie ? Que cette question retrouve le problème de la limite évoqué plus haut est une incitation à poursuivre.

La torture, punition corporelle pouvant entraîner la mort dans l'action de tordre, mais pas forcément, fut autrefois et naguère infligée

par la justice, pour arracher des aveux. Faire avouer, certes, mais faire avouer quoi ? la vérité... ou ce que l'inquisiteur, soutenu par sa foi, souhaite entendre.

L'enfer des corps, ainsi en témoigne le *Malleus maleficarum*, est ici destiné à prévenir l'enfer de la damnation de l'âme. Soit à mettre

en avant du temporel qui, pour douloureux qu'il soit le moment, apportera un bien infini en évitant le mal éternel au pécheur⁸. Éternelle hiérophanie dont on aimerait savoir l'effet sur la conscience de ses pratiquants.

Mais ce n'est pas si simple. D'une part parce que le torturé a à faire face à l'énigme de la question que lui pose l'inquisiteur, d'autre part, parce que cet aveu n'atteint son but que sous certaines conditions. Trop hâtif ou trop précipité, l'inquisiteur en sera convaincu que le torturé tente d'avouer n'importe quoi, par peur de ce qu'il imagine, alors qu'il ne devrait avoir peur que du seul réel de l'acte de torture susceptible d'attester la véracité de l'aveu. En retour, bien sûr, l'aveu obtenu dans les conditions optimales, ni trop vite, ni trop abondant, prouve le bien fondé de l'action entreprise, et la justifie⁹.

Là encore, on peut repérer le fantasme de l'inquisiteur laïc, pour qui il importe de savoir, coûte que coûte, quel est le morceau de viande qui, convenablement « travaillé », fera cracher la vérité au torturé, mais surtout pas « sa » vérité, la vérité vraie, fille d'un aveu certifié, vérité qui enfin puisse convenir. Où réside une telle vérité ? Dans quel ultime morceau de corps ? Voilà la question majeure. Qu'au bout du compte, il y ait une autre vérité, dite vérité du sujet, reste subsidiaire.

Pour l'inquisiteur religieux, la question est voisine mais nuancée par sa foi. S'il reste important de déterminer quel est le morceau de corps qui contient le Vrai, c'est à cause de la supposition implicite que ce qui contient le Vrai contient l'âme, cette âme immortelle pivot de la croyance du religieux. Et donc, au final, quel est le morceau de Divin en l'homme, et dans quel endroit précis se cache-t-il ? Cet homme dont on rappellera en passant avec Voltaire que s'il est créé à l'image de Dieu, celui-ci le lui a bien rendu.



Des Corps s'en prennent au corps. On le voit bien, dans toutes ces configurations. Des corps qui, en tant que structures sociales hiérarchisées, s'en prennent à un corps dont on ne sait plus très bien s'il contient, malgré ses trous, de l'âme, des plis, ou de la vérité, mais dont il est loisible de suspecter qu'il peut contenir tout cela et bien d'autres choses encore...

La réalité n'est pas encore construite parce que les organes vrais du corps humain ne sont pas encore composés et placés.

Antonin Artaud

À l'évidence, dans ce court chapitre, la question du sexuel ne sera pas traitée. Ni de près ni même de loin. Tout juste une allusion pour servir à un complément de définition de cet objet et prétexte à quelque développement ultérieur.

Le facteur sonne à la porte (toujours deux fois ? Non, une fois suffira...). Elle vient lui ouvrir en déshabillé vaporeux. Quelques secondes plus tard, pas plus, il lui présente ses hommages les plus vigoureux. Passons sur les détails... Immédiateté de l'accès au corps évoquée plus haut. Mais aussi, ce peut être elle et elle, il et il, et ainsi de suite. Comment ne pas envisager cette combinatoire possible des corps qui font l'amour ? Le regretté Reiser, dessinant sur les limites du voyeurisme en un temps où ces libertés semblaient nouvellement acquises, mettait en scène le désespoir de son personnage du « gros dégueulasse » devant l'étalage de plus en plus évident de parties jusque là toujours cachées du corps des femmes, étalage d'anatomies qui ne lui apportait plus l'excitation recherchée. Il énumérait alors, grognon, ce qui lui restait à voir et arrivait à l'estomac, dégoûté. Puis, une petite lueur dans l'œil... quoique, un estomac avec des jarretelles...

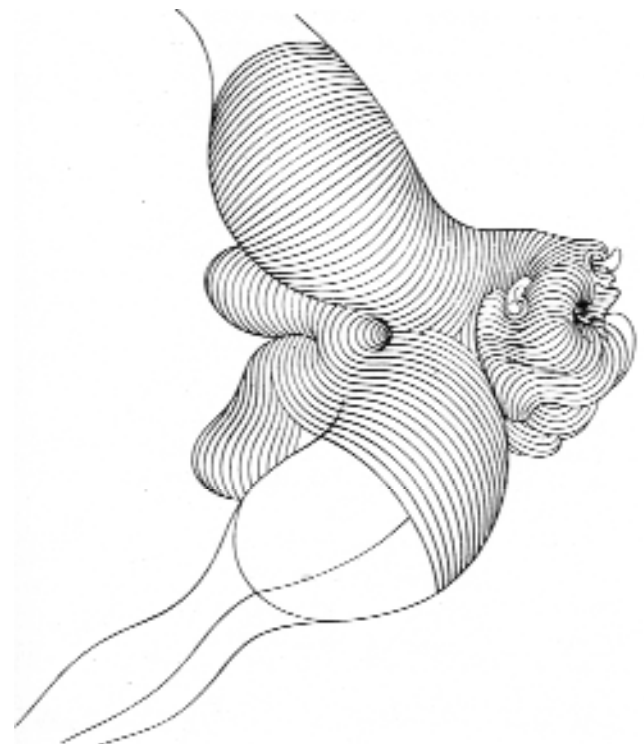
Ici, on est en droit de penser que les fantasmes sont multiples,

et ils appartiennent à chacun de nous. Il en est peut-être un cependant qui relèverait d'une distribution un peu plus générale : déterminer quel est le trou susceptible d'apporter le petit supplément de jouissance toujours si désespérément attendu. Quel est le morceau de viande, de l'autre ou de soi, quel est leur agencement réciproque et respectif, quelle est la perspective, quel est l'accessoire (au sens où bien sûr l'accessoire est l'essentiel) qui provoquera enfin le petit supplément de spasme, celui qui ferait la différence ? Quelque chose qui aurait à voir avec une corporéisation du plus-de-jouir et qui permet alors de considérer ce corps, aussi, comme un sac de nœuds.¹⁰

« Il y a dans l'acte de l'amour une grande ressemblance avec la torture ou avec une opération chirurgicale » déclare Charles Baudelaire¹¹, suggérant ainsi un nouage entre la trilogie des corps constitués et le sexuel¹² dans son activité. On aurait aimé soutenir la consistance d'un tel nouage sous la forme d'une structure borroméenne des trois corps (médical, religieux, judiciaire), laquelle viendrait délimiter un corps-déchet en place de (a). Il y manque cependant par trop d'éléments.

Que le corps soit quelque chose qui aurait ainsi à voir avec le problème des limites de l'objet, un solide déformable soumis à un processus d'infinisisation, qu'il soit par ailleurs panier percé ou sac-de-nœuds, ces qualités circonscrivent un objet topologique que ses caractéristiques de limites et de continuité permettent de penser comme un solide de Hilbert, un Tore. On saisira mieux ce qu'il peut y avoir de nécessaire dans cette définition du corps comme tore si l'on se rappelle que ce qui caractérise précisément le tore, c'est la dimension « une » et que cette dimension « une » suffit à faire consister la parole. Ce tore, enfin renoué par la fausse double-face mœbienne de la parole, devient une bouteille de Klein.

Mais ce qu'ajoute la brève incursion opérée ici dans le sexuel, c'est l'idée d'une combinatoire, concept qui semble intervenir dans le champ du corps à plusieurs niveaux (de lecture si l'on veut). En d'autres termes, si le corps est l'assemblage « réussi » de plusieurs morceaux aux fonctions plus ou moins décisives quant à la coalescence avec le fantasme, ne serait-il pas possible d'envisager un corps, à chaque fois non réussi à sa façon, mais échafaudé dans un but précis qui serait une meilleure approche du fantasme pour un sujet donné ?



Hans Bellmer¹³, en ce sens, se livre avec sa poupée à la assemblage des morceaux de corps nécessaires (mais non suffisants) à la jouissance, tels que nous les avons définis plus haut et, à l'exclusion des autres, il recompose un corps fantasmatique.



Les éléments de soutien font défaut ; nul besoin de fond de tarte. Seuls les éléments « pertinents » sont assemblés les uns aux autres, en un raccourci censé amener le plus vite possible le sujet à l'épicentre de son fantasme. Et il y faut peu d'imagination pour y reconnaître la façon dont sont représentés les assemblages moléculaires en chimie moderne. Juste un changement d'échelle.

Ce que Bellmer écrit à ce sujet, dans sa *Petite Anatomie de l'Inconscient Physique*¹⁴, est particulièrement éclairant : « Le corps est comparable à une phrase qui nous inviterait à la désarticuler, pour que se recomposent à travers une série d'anagrammes sans fin, ses contenus véritables. »

Anagramme, combinatoire, ce terme et ce concept nous conduisent tout droit à la formulation lacanienne mais, s'agissant du corps, nous autorisent à la dériver : le corps est structuré comme un langage. D'où l'on peut tirer d'autres conséquences, si l'on poursuit l'aventure saussurienne en prenant en compte son apport fondamental : la théorie des multiples articulations du langage.

Ainsi le corps comme mot est-il constitué de parties qui viennent tenir place de phonèmes, phonèmes de jouissance, de vérité, d'âme, phonèmes agencés de façon plus ou moins pertinente ou perversie, orientant ou au contraire viciant le sens. Mettre en évidence dans la représentation artistique tel ou tel organe isolé des autres n'est plus alors un déficit d'anatomiste myope mais l'exercice légitime de la fonction métonymique.

De même les reliques¹⁵, déchet signifiant du corps, accumulations de squelettes des catacombes et autres ossuaires géants, aussi bien qu'infimes bouts de clavicule des lipsanothèques¹⁶, tous ont puissance identique à rappeler le divin dans l'homme, et à rappeler l'homme en tant qu'il est indissolublement lié au divin, y ajoutant une fonction d'intercession.

Ajoutons qu'en bout de course, le reliquaire pourrait ne même plus contenir forcément tel ou tel morceau d'os du saint révérent : un parchemin, petit bout de papier enluminé avec le nom aurait la même efficacité.

Ainsi le corps comme mot est-il lui-même susceptible d'être composant de phrases par concaténation/combinaison, de la plus commune bête-à-deux-dos attribuée au missionnaire, aux plus élaborées, complexes ou acrobatiques dont les fameuses positions spintriennes seraient un bon exemple.

Rappelons ce que disait Lacan dans le séminaire *RSI* : « La topologie, c'est la structure ». Il faisait ainsi écho à l'argumentation soutenue par Freud dans sa controverse avec Jung à propos de la différence entre la schizophrénie et la paranoïa. Dans leur correspondance, Freud reconnaît ainsi en 1908 que, du point de vue de la libido, le terme de Paranoïa peut être séparé de celui de Démence Précoce par un autre mécanisme de retour du refoulé et une autre localisation de la libido, ce qui implique la nécessité d'une théorie de la localisation, des espaces, des lieux, bref une Topologie.

Si, de ce corps, on peut considérer l'intérieur et l'extérieur ; si, comme dans la bouteille de Klein, le dehors et le dedans communiquent ; s'il s'agit bien d'un même objet mais soumis à des lois diffé-



rentes selon le point de vue adopté, avec les conditions de bord, de limite, de face, d'extériorité et d'intériorité décrits, alors on obtient un objet topologique. Cela répond peut-être à l'exigence freudienne et explique alors comment on peut faire occuper au corps la place du psychique et au psychique la place du corps.

Proposer enfin que « le corps est structuré comme un langage », c'est peut-être ce qui pourrait éclairer ce rapport très particulier et de toute façon toujours différent de l'être à son corps, selon les structures psychiques que l'on peut éventuellement reconnaître en lui, qu'il soit névrosé, psychotique ou pervers.

Le corps ainsi considéré, tel est celui de la créature du Docteur Frankenstein ou, plus près de nous, de *l'Homme-qui-valait-trois-milliards*¹⁷. Tel est également celui qui se manifeste dans la problématique de cet analysante : « J'ai un physique, un esprit mais tout ça ne fait pas un corps », ce qui invite à cerner quelque chose de plus que le corps comme assemblage renouvelé et ordonné d'éléments discrets. Ce plus est de langage. Le considérer comme nous le faisons, c'est tenter de dépasser ce que peut avoir de trivial le fameux « langage du corps » dont la lecture quotidienne lui serait alors ce que la pornographie est à l'érotisme et la « *Clé des Songes* »¹⁸ à la « *Science des Rêves* »¹⁹.

Notes :

¹ Constitués ou plutôt constituants - non exclusifs - de l'état, mais qui n'en deviennent pas pour autant des « Corps d'Etat » dont la nature apparaît toute différente.

² Selon le mot de la presse magazine. Ne feignons pas de croire que tous les médecins se laissent prendre à un tel mirage. En fait la mesure des DSC et la TEP imagent de façon plus ou moins directe les activités métaboliques en rapport avec des tâches intellectuelles de nature linguistique ou au contraire de nature spatiale ou mnésique.

³ *Science et vie*, 1005, juin 2001, Paris.

⁴ selon l'heureuse expression de Katherine Despax, comme on parle de nouvelle économie ou de nouvelle cuisine.

⁵ Pour le meilleur et pour le pire : à la mémoire de Lolo Ferrari...

⁶ Jamais plus qu'ici le « etc... » n'aura été si justifié tant l'imagination humaine en ce domaine semble sans limite.

⁷ *Les Larmes d'Eros*, J.-J. Pauvert, 1981.

⁸ Et à la pécheresse aussi. Voir à ce sujet Henry Institoris et Jacques Sprenger, *Le marteau des sorcières*, Jérôme Millon, 1997.

⁹ Cette partie du texte a été rédigée bien avant les revendications auto-justificatives et lamentablement auto-satisfaites d'un ci-devant général Ausaresses de l'Armée française. Elle l'aurait été tout aussi bien après, d'ailleurs.

¹⁰ A entendre comme on voudra... évidemment.

¹¹ *Fusées*, 1851.

¹² Cinéma pornographique (Porné : prostituée), jugement de valeur s'il en est.

¹³ H. Bellmer, *La septième face du Dé*, Filipacchi, 1971 et *Obliques*, numéro spécial.

¹⁴ H. Bellmer *La petite Anatomie de l'image*, Eric Losfeld, 1977.

¹⁵ *La mort n'en saura rien*, Reliques d'Europe et d'Océanie, Réunion des musées nationaux, 1999.

¹⁶ Reliquaire qui contient plusieurs reliques partielles de saints martyrs.

¹⁷ Ou *Bionic man*. Après un effroyable accident dans lequel il aurait dû laisser la vie, le héros de ce feuilleton télé est entièrement reconstruit à partir d'éléments technoïdes qui le rendent infiniment plus performant que les pauvres humains. On employait le terme de « reconstruction » à propos des nouvelles techniques d'imagerie médicale, faut-il en voir ici l'avatar ultime ?

¹⁸ Éternel succès de librairie.

¹⁹ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, P.U.F., 1976.

